

nal en 1971 puis, en 1979, l'un des premiers « sites mondiaux » désignés par l'Unesco. *Jean Poi-rel, « Nahanni », 222 pages, Stanké éd.*

■ « **Monsieur Melville** » est le troisième essai critique de Victor-Lévy Beaulieu, les deux autres étant consacrés à Victor Hugo et à Jack Kerouac. Comme l'écrit Abel - le narrateur, alias Beaulieu - il lui a fallu créer pour se libérer d'un lien trop fort avec l'auteur de « Moby Dick ». Lancé sur les traces de Melville, le lecteur découvre Beaulieu lui-même, au fil des pages d'un gros livre où les biographies se mêlent et les pensées s'enlacent. Fasciné par la vie d'Herman Melville (1819-1891), l'auteur la rapproche de la sienne. C'est cependant la création melvillienne qui le passionne. De « Mardi » (1849) à « Billy Budd » (publié en 1924), il parcourt de nouveau le chemin de la connaissance qui aboutit à la grandeur de l'échec et de la non-existence. Beaulieu va jusqu'à s'identifier à Nathaniel Hawthorne, grand ami de Melville, pour mieux comprendre cette gestation littéraire qu'il insère à son œuvre propre. *Victor-Lévy Beaulieu, « Monsieur Melville », 467 pages, Flammarion.*

■ **Louis Hémon.** Le centenaire de la naissance de Louis Hémon est marqué par plusieurs manifestations à Brest, à Montréal et à Péribonka, modeste village du nord du Québec où l'écrivain puisa l'inspiration de « Maria Chapdelaine ». Né à Brest en 1880 dans une vieille famille finistérienne, Hémon quitte la France à vingt et un ans. Après avoir vécu à Londres pendant près de dix ans, il débarque à Montréal en 1912. Il trouve de l'embauche chez un défricheur des « pays d'en-haut ». Garçon de ferme, il partage pendant six mois la vie familiale des Bédard qui ont acquis un lot de « bois debout » pour « faire de la terre ». Silencieux et terriblement attentif, il observe la nature, les travaux, la vie quotidienne. Il prend des notes qui lui serviront, en janvier 1913, à bâtir en quelques semaines l'ouvrage de son passage au Québec. Six mois plus tard, il trouve la mort, dans le

nord de l'Ontario, le long de la voie ferrée où il chemine pour atteindre l'Ouest canadien. Publié aussitôt en feuilleton par le



Louis Hémon.

quotidien parisien « le Temps », puis à Montréal en 1916, « Maria Chapdelaine » connut un immense succès à partir de 1921, date de sa publication par Grasset.

■ **Des phoques et des hommes.** La « grande mouvée » que décrit Pol Chantraine, c'est au début de mars qu'elle apparaît, quand les femelles de l'immense troupeau transhumant mettent bas sur les rivages glacés des îles de la Madeleine, au milieu du golfe du Saint-Laurent. Commence alors, pour les habitants du petit archipel, la période de la chasse. Elle ne durera que quelques jours : la grande mouvée dérive sur les bancs de glace et les jeunes phoques perdent rapidement la fourrure primitive, si recherchée, qui justifie leur nom de blanchons. Par équipes de quatre ou cinq, les Madelinots partent à l'assaut des glaces sur des embarcations légères pour faire leur métier de « loup-mariniers ». Pol Chantraine, journaliste, vit aux îles depuis une quinzaine d'années et c'est en chasseur qu'il décrit les travaux et les rites de ces descendants d'Acadiens à qui le phoque apporte le complément d'une économie faite de pêche artisanale et de pauvres cultures. La chasse leur procure aussi, après l'enlèvement de longs mois d'inactivité forcée, une sorte de « sabbat ». On est loin des techniques industrielles d'exploitation de la mer dont les Madelinots, justement, sont souvent victimes. *Pol Chantraine, « La grande mouvée », 280 pages, Editions Héritage (Montréal) et Mengès (Paris).*

■ « **Le Sourd dans la ville** ». Ce sourd, est-ce bien Mike, atteint d'une tumeur au cerveau, qui semble parfois stupide, prostré, occupé à vous fixer, lui dont la mère tient l'Hôtel des Voyageurs, ou n'est-ce pas plutôt le groupe de ceux qui l'entourent, réunis au hasard des jours dans le lieu sordide où il vit? En tout cas, son frère, ses sœurs, Trim le vagabond, les clients d'un jour ou de la dernière halte avant la mort sont des ombres que Marie-Claire Blais rend de plus en plus distinctes, peu à peu cernées et décrites par un flot de mots silencieux. Les paroles sont rares, comme indiscrettes face à la douleur qui crucifie Mike ou inutiles devant le mutisme de Florence, morte aux autres et à elle-même depuis la perte de l'amour qui l'aidait à vivre. « Le Sourd dans la ville » est une pensée polyphonique dont l'auteur enchevêtre les multiples voix en un tissu serré. Plus que la voix fraîche et vivifiante de Judith, initiée à la



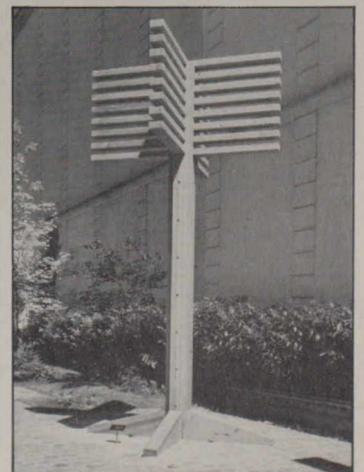
Marie-Claire Blais.

souffrance historique de Dachau et Buchenwald, c'est la bonté anxieuse et humble de Mike le souffrant qui symbolise l'existence. *Marie-Claire Blais, « Le Sourd dans la ville », 200 pages, Gallimard.*

(Nouvelle-Ecosse). Par la suite, les vagues successives d'immigration ont fait naître des publications de plus en plus nombreuses et diversifiées. Selon le dernier recensement (1977), les publications périodiques de caractère ethnique sont au nombre de 274, dont 30 ukrainiennes, 27 italiennes, 26 allemandes, 15 grecques, 12 hollandaises, 12 polonaises, 11 chinoises. Plus de la moitié d'entre elles sont éditées dans l'Ontario (151 publications), mais c'est au Manitoba (41 publications) qu'elles sont le plus denses.

ARTS

■ **Louis Archambault** a réalisé pour l'espace du jardin de sculptures du Centre culturel canadien de Paris cinq sculptures monumentales en sapin de Douglas de la côte du Pacifique. Le thème de l'exposition - « Essai de renouvellement formel de quelques symboles mystiques » - indique bien le projet de l'ar-



Louis Archambault, « L'Arbre sacré ».

SOCIÉTÉ

■ **Presse ethnique.** La Bibliothèque nationale du Canada a présenté l'été dernier une importante exposition sur le thème « La presse ethnique : près de deux cents ans de journalisme ». Est appelée ethnique la presse publiée à l'intention des Canadiens dont la langue maternelle n'est ni l'anglais ni le français. C'est en janvier 1788 que le premier périodique de ce type fut publié, en langue allemande, à Halifax

tiste : rendre, par la sculpture, le sacré présent dans le monde, indépendamment de toute religion, dans un langage qui soit contemporain, c'est-à-dire industriel. Les sculptures d'Archambault traduisent le désir et la recherche d'un sens à une époque où les religions se sont effondrées : elles sont discours ininterrompu sur le sens. L'artiste dit d'elles que ce sont des « propositions ». La technique contemporaine ne diminuant en rien, à ses yeux, la spiritualité d'une œuvre, il ne voit pas pourquoi on devrait s'en pri-